

DEPARTEMENT D'ETUDES
CINEMATOGRAPHIQUES ET AUDIO-VISUELLES
DE L'UNIVERSITE PARIS VII

du Cinéma selon Vincennes



Cinema Université

LHERMINIER

du Cinéma selon Vincennes

A Vincennes le Cinéma ne pouvait pas être seulement une discipline de plus, enseignée sur le mode traditionnel.

Depuis dix ans le département d'Etudes Cinématographiques et audiovisuelles de l'Université de PARIS VIII est le lieu d'expérimentations, d'innovations et de recherches portant sur les divers aspects des enjeux contemporains de cette discipline.

Mieux qu'un bilan, les textes réunis dans ce volume explorent les multiples facettes de cet élargissement très actuel du champ cinématographique : la circulation de la fiction dans les médias, les fondements perceptifs du dispositif, l'intervention sociale de l'audio-visuel dans le monde industriel et agricole, comme l'avènement de l'art-vidéo. Elargissement aussi avec l'étude du mécanisme cinématographique de la pensée, selon Bergson et les paradoxes de Zénon d'Elée. Penser sur le Cinéma. Penser le Cinéma. Penser à partir du Cinéma.

TEXTES ET CONTRIBUTIONS DE JEAN-PAUL AUBERT, CLAUDE BAILBLÉ, GUY CHAPOUILLIÉ, CLAUDINE EIZYKMAN, JEAN-PAUL FARGIER, GUY FIDMAN, GÉRARD LEBLANC, SERGE LE PÉRON, DOMINIQUE VILLAIN.

TABLE RONDE SUR L'ENSEIGNEMENT DU CINÉMA A L'UNIVERSITÉ.
PROGRAMME D'ENSEIGNEMENT DU DÉPARTEMENT. 1979-1980.

Cinéma Université

Cette collection a pour objet de faire connaître des travaux de niveau universitaire consacrés au cinéma, émanant des universités elles-mêmes (françaises ou étrangères) ou susceptibles de servir à leur enseignement et à leur recherche. A ce titre, elle s'adresse aux enseignants, aux chercheurs, aux étudiants, aux bibliothèques, et à tous ceux qui, en matière de cinéma, souhaitent pousser plus loin leur connaissance et leur réflexion.

Son domaine : le cinéma à l'université ; le cinéma par l'université ; le cinéma pour l'université ; le cinéma comme université.

ISBN 2-86244-019-1

LHERMINIER

DEPARTEMENT D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES
ET AUDIO-VISUELLES DE L'UNIVERSITE PARIS VIII

DU CINÉMA selon VINCENNES

textes et contributions de

**Jean-Paul Aubert, Claude Bailblé, Guy Chapouillié,
Claudine Eizykman, Jean-Paul Fargier, Guy Fihman,
Gérard Leblanc, Serge Le Péron, Dominique Villain**

suivis d'une

Table Ronde sur l'Enseignement du cinéma à l'Université

en annexe :

PROGRAMME D'ENSEIGNEMENT DU DEPARTEMENT

Cinéma Université

LHERMINIER

SOMMAIRE

<i>Et en plus, ça marche...</i>	9
Serge Le Péron <i>« Photo et Cie » le film de l'événement.....</i>	13
Claude Bailblé <i>Un dispositif parmi d'autres.....</i>	27
Jean-Paul Fargier <i>Quelques pages arrachées au livre de mes veilles..</i>	67
Dominique Villain <i>Du cadrage au découpage. Collages.....</i>	83
Jean-Paul Aubert <i>Organiser l'espace</i>	107
Gérard Leblanc <i>R. P. : une firme et ses films dans le secteur industriel de l'audio-visuel..</i>	117
Guy Chapouillié <i>Le cinéma du développement agricole.....</i>	141
Claudine Eizykman <i>Faire penser le cinéma.....</i>	167
Guy Fihman <i>Le cinéma date du jour ou.....</i>	181
TABLE RONDE SUR L'ENSEIGNEMENT DU CINEMA A L'UNIVERSITE <i>avec Claude Beylie, Claudine Eizykman, Xavier de France, Michel Marie, Jean Narboni, Vincent Nordon, Sylvain Rou- mette</i>	189
ANNEXE : Programme d'Enseignement du Département d'Etudes Cinématographiques et Audio-visuelles de l'Université Paris VIII-Vincennes 1979-80	204

LE CINÉMA DU DÉVELOPPEMENT AGRICOLE

Guy Chapouillié

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, dans le cadre du mouvement pour l'édification de nouvelles structures adaptées aux projets de reconstruction du pays, le Ministère de l'Agriculture se dote d'un service cinématographique... Peu ou pas de texte pour cerner les raisons de cette création. Seule la nature de la production peut nous servir d'indice pour identifier les rôles distribués au cinéma.

Pour l'heure il s'agit de faire admettre à la paysannerie que le moment est venu de faire entrer la mécanisation dans sa quotidienneté. Les films prenant pour axe la démonstration de matériel agricole ne manqueront pas. Mais cela n'est pas suffisant. Les résistances idéologiques sont repérées, analysées, et ciblées. Les habitudes, la tradition qui en d'autres temps aident la conception dominante du monde dans notre société, vont freiner la pénétration des idées modernistes. Il faut les combattre. Il faut transformer les mentalités qui rongent les formules comme :

— « *nous avons toujours travaillé comme ça dans la famille, nos pères, nos grands pères l'ont fait avant nous, alors pourquoi changer aujourd'hui ?* »...

— « *le monde est ainsi fait, il n'y a pas de raison qu'il change* »...

Gagner l'adhésion de l'homme pour les nouvelles pratiques agricoles, passe par la défaite de l'archaïsme, par la mutation des consciences. Au ministère on ne paraît pas vouloir mettre la charrue avant les bœufs et présenter brutalement les machines aux paysans. Dès 1947, juste avant la naissance administrative du Service Cinématographique du Ministère de l'Agriculture, un film voit le jour : *Paysan d'hier et d'aujourd'hui* (1946 que le catalogue actuel du ministère (1979) présente comme ayant eu la mission « *de stigmatiser l'agriculture d'autrefois et chanter celle des temps modernes* ». En fait l'histoire s'en prend surtout aux liens de la famille qui font du fils la copie conforme du père. La guerre à l'archaïsme y est déclarée, il faut que chaque génération vive avec son temps. Aujourd'hui le tracteur existe. Le paysan doit s'en emparer comme le paysan d'hier a su se saisir des outils tractés par les bœufs ou les chevaux... Les temps modernes ne demandent pas que la mentalité du paysan se révolutionne, ils proposent, et ce, grâce aux machines, de renforcer l'idée de la propriété du sol, par l'amélioration des rendements ainsi que

Du Cinéma selon Vincennes

des conditions d'existence. Dans le temps et l'espace du film, tous les jeunes paysans ont leur chance. La réalité reste hors champ : avec le tracteur, les distances ne sont plus des obstacles, les champs peuvent s'agrandir et une personne peut faire le travail et couvrir les surfaces, là où 2 et même 3 familles étaient nécessaires quelques années auparavant...

Dans la plupart des films du Ministère l'histoire fonctionne comme si les erreurs n'appartenaient qu'aux individus, les conflits aux générations. Les idées que ces films véhiculent ont triomphé... Les agriculteurs ont adhéré en masse au modernisme avec la certitude que leurs parents étaient des imbéciles. Ils peuvent toujours penser que l'avenir leur appartient, le Crédit Agricole se chargera de les réveiller.

Il ne s'agit pas de déterrer la hache de guerre contre le progrès technique et scientifique. La modernisation de l'agriculture pour une meilleure satisfaction des besoins alimentaires à l'échelle mondiale est souhaitable.

De même, pas question de faire du cinéma l'arme essentielle des ministères, des banques, des industriels. Leurs modes d'intervention sont diversifiés...

Il s'agit là de deux histoires différentes... Seuls l'adéquation croissante entre les volontés politiques et économiques dominantes du ministère et le développement des activités cinématographiques de ce même ministère, ainsi que l'étude des films qui nous permet de la comprendre, sont responsables de la simplification des données.

Bien sûr, le cinéma n'a pas à lui seul transformé le pouvoir d'intervention du Ministère de l'agriculture, mais quels enseignements on retire de l'étude de ses films ! Ce sont de vrais documents historiques dont l'analyse éclaire efficacement les orientations prises par l'agriculture française, et décidées par le ministère de tutelle.

Des machines plein champ...

Revenons en 1947, le terrain préparé, bien ou mal par *Paysans d'hier et d'aujourd'hui*, le doute inoculé dans la paysannerie, la confiance entamée entre générations, le moment est venu de lacher la vague des nouveaux films sur le machinisme. Je ne les citerai pas tous, seuls quelques uns comme repères... Ce qu'il faut retenir surtout, c'est l'intervention de moins en moins masquée de commanditaires autres que le Ministère, comme le syndicat des constructeurs de matériel agricole, les sociétés pétrolières, E.D.F.-G.D.F., etc.

Il faut mécaniser partout et, comme l'indique le plan final du film *Moissons d'aujourd'hui*, faire de l'horizon rural une ligne de tracteurs. Du point de vue formel, cette scène est une pâle réplique de celle qui, dans *La Ligne générale* d'Eisenstein, fait apparaître petit à petit une armée de tracteurs qui interviennent, victoire de la ligne

du Parti, sur des terres d'où ont totalement disparu les barrières (d'autres plans du film désignent l'étape de l'écrasement de la propriété privée par la machine) qui séparent les propriétés privées entre elles. Cette invasion de machines est alors « commandée » par la nécessité de satisfaire les besoins en marchandises agricoles de la population.

Dans *Moissons d'aujourd'hui*, la satisfaction des besoins peut être une conséquence, le but poursuivi est de vendre des tracteurs (Ferguson) et du carburant (la société SHELL signe le film de son emblème : le coquillage).

L'auteur présente une fresque qui, en 20 minutes, a la prétention de nous faire comprendre le mouvement qui a entraîné la métamorphose de la production agricole de la fin du XIX^e siècle à 1950.

Les images et les sons relatent des phénomènes comme si, mise à part l'apparition des tracteurs et des machines de plus en plus puissantes, l'agriculture n'avait subi aucune autre secousse. Des dix millions de ruraux déportés de la campagne à la ville durant cette période, il n'en est pas question. Cette tranche d'Histoire réduite à 200 mètres de pellicules 16 mm n'est rien d'autre qu'un raccourci historique ahurissant entre la traction par paire de bœufs ou par chevaux de la fin du XIX^e siècle et la traction actuelle par tracteur, Ferguson de préférence. Ainsi va la vie, semble dire l'auteur : *hier* le cheval, les bœufs, *aujourd'hui* le tracteur.

Donc, il y a des paysans qui peuvent être fidèles au rendez-vous donné par l'Histoire, et ceux qui restent à la traîne, ou bien s'excluent de l'Histoire. Et, de la même manière qu'ils envahissent l'espace du cadre rural filmé, les tracteurs vont envahir le temps et l'espace totaux des paysans, élevant par là même les cadences, l'endettement, les accidents de travail, mais aussi la productivité. Le film ignore carrément ces conséquences. De même qu'il occulte les conditions à remplir par chaque agriculteur pour la mécanisation de son exploitation.

Enfin, peu importe, le message-spectacle que vous venez de voir et qui vous propose comme tableau final un superbe ballet de tracteurs, vous est offert par un *supporter* (comme le dit Pierre Bellemare à Europe n° 1) « la société pétrolière SHELL ».

Mais la richesse venue de tous ces efforts, où va-t-elle, qui la gère ? Une institution déjà puissante après la guerre : le Crédit Agricole, va se charger de répondre à ces questions. Là encore, la politique mise au point par les dirigeants de l'institution devra être appliquée par des techniciens dans le domaine des prêts et des recettes. La superstructure suivra : propagande ou agitation, peu importe. Un film indique en 1949 et en 31 minutes, la place du C.A. dans le monde paysan et les rôles qu'il s'y attribue.

Le Crédit au service de l'agriculture tente d'allier une apparence de fonctionnement mutualiste des caisses locales et régionales, et les tâches importantes de l'époque auxquelles doit s'attaquer le

C.A. Pour le mutualisme, quelques plans illustrent la vétusté des installations et l'esprit bon enfant qui règne lors des réunions des conseils d'administration à la tête desquels règne un agriculteur. La preuve est bien faite les décisions ne peuvent que difficilement échapper aux paysans. *Ils* règlent là des questions qui *les* concernent... Des scènes représentent avec insistance un ou plusieurs vieux patriarches notables de la région pour faire vrai, pour faire « maison du paysan ». Or, en 1950, les enquêtes, les chiffres prouvent que peu de petits paysans, et pratiquement pas de paysans traditionnels sont sociétaires du C.A. Les hommes en place au sein des conseils d'administration tentent de faire la politique de leurs intérêts : tentent, en effet, puisque les orientations que le C.A. va appuyer, porter à coup de prêts, viennent d'ailleurs. La Caisse Nationale du C.A., établissement public avec pour ministères de tutelle celui de l'agriculture, et celui de l'Economie et des Finances, voit son fonctionnement répondre aux lois du marché financier et entre autre, elle cherche depuis longtemps à canaliser dans les caisses de son établissement toute la rente foncière qui échappe encore à son contrôle.

Le film, une fois connue cette réalité, dévoile deux fonctions : celle de faire adhérer de plus en plus de paysans (la conjoncture est favorable, avec les prêts indispensables à l'achat des tracteurs), et d'autre part de promouvoir la création des coopératives, ainsi que leur modernisation pour rationaliser et assainir l'aval du marché des produits agricoles. Les images des activités de diverses coopératives, c'est-à-dire des différents secteurs où elles peuvent se créer, idéalisent un parcours sans faute, sans accident de modernisation (soit d'achat de nouveau matériel, donc d'investissement, et par conséquent de prêts) pour le bien des paysans qui, paraît-il, seront mieux défendus contre la piraterie des firmes privées. En fait, les coopératives ne pourront pas faire la loi. Les prix du marché leur échappent... C'est une vérité qu'au C.A., nul n'ignore...

Le film semble fait pour accroître le nombre d'expériences en matière de coopératives... Le film donne au C.A. l'apparence de l'artisan principal qui mobilise tous ses efforts pour faciliter cette croissance... Avec le temps, le film ne peut plus masquer la réalité de l'entreprise. Il s'agit pour le C.A. de mettre la main sur le secteur agro-alimentaire en commençant par le contrôle des coopératives.

Le film désigne, malgré lui, un processus d'endettement de la paysannerie qui atteint, aujourd'hui, un niveau tel qu'un état de crise voit s'opposer une grande partie de paysans modernisés au Crédit Agricole d'une part, aux coopératives d'autre part. (Voir dans « *Vent d'Ouest* » n° 97 l'article intitulé : « Les coopératives, instruments du pouvoir et de la banque. » « *Vent d'Ouest* » est l'organe de presse du Mouvement Paysan Travailleur.)

Toute l'existence de la famille paysanne se ramifie à ce processus d'endettement : pour une nouvelle maison, l'eau courante, la voiture... Tout ce qu'on a pu nommer « les conditions nouvelles

d'existence à la ferme » appartient à l'idéologie du modernisme et a pour base économique l'endettement. *Jeunes filles*, film de 60 minutes (1952), à la gloire de l'eau sur l'évier et du butane dans la maison, est un ouvrage important qui prouve bien que, pour avancer dans le domaine de la productivité, toutes les conditions doivent être rassemblées, à commencer par celles qui déterminent de meilleures conditions de vie quotidienne, afin de lutter contre le départ massif des femmes paysannes pour la ville.

« Jeunes Filles »

En fait, le but est double. Non seulement : enrayer l'hémorragie féminine, mais aussi donner les moyens à la femme de faire plus aisément, plus rapidement, « les tâches que l'Histoire lui a attribuées » afin qu'un peu de son temps, de sa force de travail, soient disponibles pour la « productivité directe » de la ferme (élevage, travaux des champs...)

Maurice Biraud fait ses débuts à l'écran (formule de circonstance) dans le rôle d'un jeune paysan célibataire, fils d'une famille figée par la tradition et qui habite de vieux bâtiments. Or, fiancé à une jeune « fille de la ville », il va entreprendre la construction d'une nouvelle maison. Plus exactement, et cela a son importance, la rénovation de vieux bâtiments, car sa future femme ne pourrait pas vivre autrement que dans les conditions où elle a été élevée (eau courante, gaz,...). Deux remarques :

— l'idée de vivre dans de nouvelles maisons, plus saines, modernisées, vient de la ville... Influence déterminante de la fiancée...

Du gaz dans l'air de la campagne...

LA SOCIÉTÉ
POUR L'UTILISATION RATIONNELLE
DES GAZ

présentent



A l'école ménagère, royaume de la cuisinière à gaz.

— tout le monde peut suivre l'exemple, puisqu'il s'agit de se servir de vieilles pierres, déjà présentes sur la ferme, pour faire sa maison.

Là encore, une petite parenthèse : l'amélioration des conditions d'existence reste un objectif social dont toute la population doit bénéficier. Mais ICI, les conditions ne sont possibles à rassembler que pour quelques uns, puisque subordonnées à la productivité qui commande par ailleurs le départ de nombreuses couches de la population paysanne. La structure dramatique du récit va s'appuyer sur les trajets de trois personnages-clés pour faire avancer, auprès du public visé, l'idée de se moderniser. Deux époques, deux lieux géographiques et sociaux où vont se mouvoir les personnages.

La première époque voit une jeune fille, proche voisine du paysan-Biraud, terminer ses études dans un centre d'enseignement ménager. Epoque et lieu où la jeune fille s'initie aux performances des appareils ménagers nouveaux, aux recettes de cuisine diversifiées, aux productions agricoles d'appoint (élevage de poules, de pigeons...) Epoque et lieu où des idées modernistes sont inoculées à la jeune fille parmi d'autres « jeunes filles », sous la forme d'un enseignement technique « d'avant-garde » (électricité, machines, propreté...) enrobé d'arguments moraux contre la tradition, pour ne pas craindre d'affronter la famille, une fois sortie de l'école.

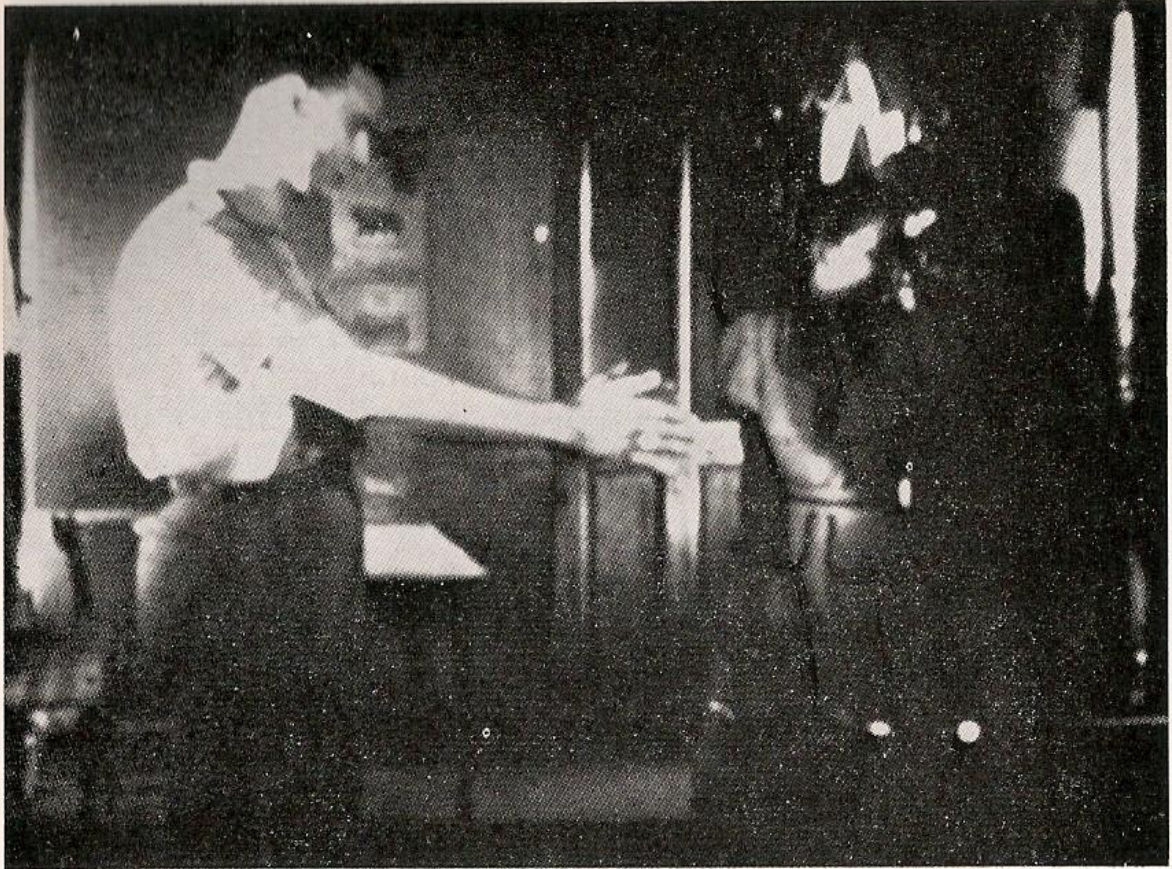
Le cinéma du développement agricole

La forme de cette première partie précipite les filles dans le rêve d'une maison neuve, équipée d'une cuisinière au gaz, d'un lavabo avec eau chaude. Elles se soufflent au creux de l'oreille leurs projets : mariage, ferme moderne... Le mensonge intervient... La jeune fille n'a pas de projet de mariage, elle a pourtant bien en tête le visage de Biraud son voisin ! A côté d'une de ses amies, son avenir lui paraît plus qu'incertain. Elle craint le retour chez elle, les habitudes maîtresses de l'exploitation, les idées reçues de ses parents, de sa sœur... Elle craint de se retrouver seule. Donc, ce personnage part avec un sérieux handicap... son projet nous apparaît difficile à côté du tapis de roses qui se déroule devant sa copine promise à un jeune homme, paysan et dynamique, et entouré d'une famille déjà dans le vent de l'Histoire, gagnée au modernisme, au développement de la productivité.

Justement, la copine représente le présent historique, le bon choix, le bon numéro...

Chez elle, pas de gaz. Seule une sœur usée...





Chez le voisin, le progrès. Des murs fraîchement ravalés, le gaz...



Faire un film qui ne décrirait que cette réussite, ressemblerait à un simple constat de quelques apparences... Or, introduire et rendre principal dans l'histoire, l'existence d'un difficile chemin à parcourir pour y parvenir, voilà qui donne un autre rôle au film, voilà qui le fait entrer dans le champ de la manipulation directe, c'est-à-dire du comment-mener-par-le-bout-du-nez. Car, pour la plupart des filles de paysans et des familles paysannes, l'exemple de l'héroïne, c'est leur histoire.

Et sortir de contraintes physiques, morales, de conditions d'existence médiocres, sales, pour aller vers le blanc, le moteur électrique qui tourne pour vous, l'eau qui vient à vous sans bouger, effacent à tout jamais l'idée de la porteuse d'eau (sujet et projet du film), répond à leurs aspirations qui sont des plus justes.

Ainsi, le public ne peut que se laisser conduire sur les pas de cette héroïne qui entreprend de leur révéler comment aller de leur situation, à celle où vit déjà la copine de classe.

C'est alors le passage à la seconde époque, au second lieu. Après la formation, l'apprentissage en vase clos... Après l'école, voici la vie pratique, le moment de vérifier si le rêve peut s'objectiver ou demeurer à l'état de nébuleuses insaisissables. Voici la ferme familiale, voici le voisin Biraud, « voici le bonheur, si je vais le chercher »...

Bien sûr, apprendre que le paysan Biraud n'est plus libre, qu'une peau blanche venue de la ville lui a mis la main dessus, voilà qui complique les choses, qui dramatise la position de notre héroïne ! Apprendre que la résistance de sa famille aux idées de l'école est encore plus forte que prévue, voilà que le drame cède sa place au calvaire...

Mais le film n'existe pas pour faire baisser la tête aux paysans, bien au contraire. Il est fait pour la leur faire relever.

Si la victoire de l'héroïne dépend d'elle-même, de sa lutte, de son opiniâtreté... pour y arriver, il faut être à son image. Perles de larmes, gouttes de sueur, peu importe, l'héroïne transpire, vibre, déplace les choses et les personnages... Elle viendra aussi, cette victoire, des erreurs de la jeune fille des villes. Déjà, dans sa manière de vivre, le réalisateur force ses caractères d'étrangère au milieu, et qui veut le rester. Il la soumet à des poses artificielles, celles d'une oisive. Ainsi, elle tranche avec un milieu où l'accord passé entre le travail de l'homme et la nature date de tellement longtemps, que tout y est donné comme naturel...

Elle veut vivre dans la maison qu'elle fait rénover par Biraud, un point c'est tout. Enfin, y vivre entourée d'animaux, de fleurs, d'air pur...

Ce personnage possède un rien de comique... D'une part, il apporte (c'est son statut) l'idée du gaz, de l'eau courante, de la maison propre (ce progrès social vient de la ville), d'autre part, sa conception du monde ne peut s'adapter au milieu paysan, car la femme qui va rester,

pour laquelle on réalise les conditions meilleures d'existence, ne devra pas être oisive : il faudra qu'elle travaille et fusionne sa force de travail à celle de son mari. Il faut quatre bras et non deux pour construire la ferme nouvelle et supporter les nouvelles charges qui s'en suivent...

Notre héroïne ménagère et le paysan-Biraud pourront aboucher leurs lèvres... Le Crédit Agricole leur fera confiance, les idées modernistes ont gagné leur place dans le village. Les parents de l'héroïne sourient, s'effacent et disparaissent... Le confort de la ferme à la campagne prend place. Les femmes vont alors trouver à la campagne les conditions qui pourraient les attirer en ville. La force de travail nécessaire encore pour la productivité visée dans les années 50-60 va être retenue à la terre !

L'autre étape de la productivité sera celle du développement, c'est-à-dire d'une intervention radicale sur le foncier avec, notamment, la grande aventure du remembrement qui part des années 60 et, bien qu'ayant considérablement avancé, piétine encore dans les derniers coins de France où s'expriment d'ultimes réticences à des projets qui s'appuient sur l'homme pour mieux l'exclure.

Un exemple récent : la crise viticole de 1975-1976

Cette crise ne tombe pas du ciel, les problèmes que soulèvent cycliquement les viticulteurs du Midi sont d'une nature identique à ceux qui faisaient se soulever en 1907, toute la population du Midi viticole.

La place du vin dans le poids des productions agricoles est importante. Ceci pour 2 raisons :

— donner, en même temps qu'une boisson, un aliment énergétique aux travailleurs, à moindre frais.

— apporter des devises par une exportation croissante (alcools provenant du raisin, compris)...

Or, le midi viticole, s'il présente la caractéristique d'une unité souvent totale des producteurs de vin, le doit au rôle qu'historiquement lui ont imposé des politiques et des intérêts économiques.

Il est devenu le réservoir d'une matière première destinée au vin de consommation courante pour lequel le marché détermine un prix peu élevé sans aucune comparaison avec les vins des bassins riches en crus (Bordeaux, Bourgognes, Champagnes...)

Il y a donc, contrairement à d'autres productions agricoles, une forte concentration de travailleurs qui vivent les mêmes conditions climatiques, le même contexte économique et qui, en peu de temps, peuvent constituer la force contestataire au même titre qu'un débrayage d'ouvriers d'usine. L'argument de l'isolement du paysan, plus difficile de ce fait à rassembler en grandes forces ponctuelles, tombe.



Ils s'aimèrent, adoptèrent le gaz
... et eurent beaucoup de dettes au Crédit Agricole.

Un autre exemple dans la paysannerie se rapproche de cette situation : les petits producteurs de lait Bretons qui ont déclenché une grève qui a vite pris le nom de « Guerre du lait » en 1972.

Les céréaliers ou betteraviers sont aussi concentrés... Mais là, le niveau atteint par la productivité est tel que ces producteurs représentent le haut du panier de la paysannerie. Ils se sont dotés d'autres moyens d'intervention qui se confondent avec les appareils du Ministère de l'Agriculture, ainsi que bancaires. (Crédit Agricole).

Les viticulteurs du Midi — la majorité — sont toujours embarqués dans un processus d'amélioration de la productivité, pour obtenir plus de produit dans le même temps ou en moins de temps, avec pour conséquence l'abaissement du prix de revient. Mais ce secteur a souffert jusqu'à ce jour du retard que le machinisme a pris pour s'y adapter. Bien sûr, les tracteurs, les traitements chimiques, les engrais, l'arrosage, sont autant de facteurs qui, contribuant à l'augmentation de la productivité, ont reproduit les cycles de crise (« surproduction », mévente, appauvrissement de la paysannerie viticole, exode...). Mais des étapes comme la cueillette du raisin (vendanges), de la taille, restaient totalement manuelles et maintenaient à un faible niveau la productivité.

Aujourd'hui, la mécanisation de ces opérations n'est plus du stade de l'expérimentation. La machine à vendanger est suffisamment au point pour cueillir la nuit comme le jour en un temps record, avec trois vendangeurs (euses) là où il en fallait 30. Et puis, d'autres aspects positifs apparaissent : la rapidité d'exécution autorise le viticulteur à attendre le moment précis de la maturation du grain pour augmenter son rendement en taux d'alcool. Il paraît que la machine perd moins de jus que les vendangeurs réunis. Leur défaut résiderait en une somme de gestes qui accompagne le grain de la grappe sur le cep, à la benne du tracteur, alors que la machine à vendanger, en raccourcit le trajet, donc le ménage un peu plus.

Ces machines sont des dévoreuses d'espace... Elles sont les filles cadettes des moissonneuses-batteuses. La structure du midi viticole dans son ensemble n'en permet pas l'utilisation systématique. Des voix s'élèvent pour annoncer la venue de petites vendangeuses. Il s'agit là d'une situation identique à celle des années d'après-guerre où les petits tracteurs ont envahi la campagne française alors que seuls certains paysans réunissaient les conditions de leur remboursement.

Nous ne sommes plus dans les années 40-50, le « retard » pris dans certains secteurs ne peut se rattraper qu'à grandes enjambées... D'autre part, les viticulteurs sont bien isolés dans le monde syndical agricole (il y a de nombreuses raisons, dont la moindre n'est pas leur corporatisme), et leur effectif baisse... Leurs nombreuses luttes depuis 1907 n'ont jamais pu stopper l'exode...

A cette situation, s'ajoute la grande entreprise du Marché Commun pour lequel tous les efforts doivent converger. Ainsi, l'agriculture de chaque pays échappe progressivement aux lois de son propre marché et de son appareil étatique pour entrer en libre concurrence avec celle de tous les Etats membres. Le jeu de la concentration durant ces derniers siècles à l'intérieur des Etats membres où telle région s'opposait à telle autre, où telle région héritait d'une spécialisation (Beauce = blé) et telle autre d'une autre spécialisation (Midi viticole = vin pour consommation courante) ; ce jeu va se dérouler sur un nouveau terrain : celui que délimitent les frontières de la C.E.E.

A l'intérieur de cette communauté, les pays qui remplacent les anciennes régions ont à leur tête des forces politiques qui s'agitent afin de ne pas perdre l'avantage qu'ils ont dans certains secteurs, ou bien pour chercher à gagner des positions qu'elles n'ont pas dans d'autres secteurs. Ainsi, en France, et contrairement à des voix qui clament que le vignoble du Midi est condamné, les objectifs du pouvoir politique sont tout simplement de restructurer ce vignoble. La bourgeoisie en France ne veut pas le détruire, elle veut le rendre plus performant de manière à triompher sur le marché mondial grâce à des prix de marché en pointe...

La production viticole du Midi coûte trop cher, sa structure archaïque est un frein sérieux à l'amélioration des coûts, il faut agir pour

détruire cette structure archaïque, mais agir aussi conjointement, pour en implanter une nouvelle, servant mieux les intérêts des forces économiques et politiques à la tête du pays.

Dans ce cadre, les importations de vin italien ont joué comme un détonateur... En dehors des fraudes — chiffres considérables où le jus de raisin n'entraîne même pas pour 1 gramme dans un litre de vin et dont le produit obtenu coûte moins cher que le vin du Midi viticole — les vins italiens, ou yougoslave, ou grec, proviennent de secteurs de production où la force de travail de l'homme n'est comptabilisée que négligemment dans le prix de revient.

Notre époque n'est pas avare de facteurs nouveaux. Les habitudes des consommateurs évoluent, elles suivent en cela les transformations que subissent les conditions d'existence. L'orientation de la production tiendra compte d'un souci plus grand d'améliorer les qualités organoleptiques du produit (couleur, goût, parfum...). Il faut donc procéder au réencépagement du vignoble.

Revenons aux importations. Leur croissance entraîne une mévente du vin des coopératives et des particuliers du Midi viticole... L'argent se fait rare dans les caisses des coopératives, le Crédit Agricole ne pourra pas indéfiniment faire des avances sur des ventes de moins en moins assurées. Les revenus des viticulteurs s'écroulent, certains membres de leur famille (femme, enfant...) vont gagner un salaire en dehors de l'exploitation — salaire faible et rare dans une région sous-industrialisée.

L'escalade atteint vite son niveau de rupture. Des groupes barrent quelques routes. Des foules bloquent toute une région.

Les revendications sont simples : elles appellent une augmentation du prix du vin ainsi que l'arrêt de la concurrence « déloyale » que représentent les importations.

Les violences atteignent presque chaque fois « mort d'homme ». Lors de la dernière crise aiguë, il y a eu Montredon. A la violence quotidienne des conditions de travail, des incertitudes du lendemain, le système capitaliste ajoute « lorsqu'il le faut » (raison d'Etat) la violence directe de ses forces de l'ordre armées. Seule la violence des viticulteurs sera retenue, la chanson est connue, mais que voulez-vous, il faut bien donner un peu de bâton pour atteindre les grands objectifs d'une noble politique... En fait, les intérêts sont énormes, il s'agit d'une question de vie ou de mort, d'indépendance et de dépendance pour certains secteurs du capital financier français... Les viticulteurs passeront par où passent tous les autres producteurs des différentes marchandises agricoles.

Face aux revendications des viticulteurs, qui très vite après les affrontements tombent entre les mains des notables syndicaux, et qui se manifestent sous la forme d'articles, de livres même (« Vendanges amères » de Maffre-Baugé), il y a le grand arsenal des appareils de propagande (journaux, télévision — où un « Dossier de l'écran » enterra en grande pompe le mouvement et ses aspirations), il y a

aussi le Ministère de tutelle dont le service cinématographique va devoir présenter, en y mettant la forme, comme on dit, les positions officielles comme les plus justes et sans alternative.

Au Ministère, on a ses informations...

On connaît le terrain. On sait que le Midi viticole comprend une zone de plaines proche du littoral, ainsi qu'une zone de montagne aux abords des Cévennes. On possède l'information sur l'existence d'une incroyable différence de niveau entre chaque viticulteur en ce qui concerne notamment la surface cultivée. On n'ignore pas la dominante Occitane du caractère unanime de la mobilisation... On tiendra compte de ces données pour mettre en chantier deux films qui visent chacun un public différent.

Le premier : *Le café du commerce* (1976, 27 mn couleurs) s'adresse plus particulièrement aux viticulteurs de la plaine, ceux du littoral. Alors que le second : *Fernande* (1977, 26 mn couleurs) réserve son lot d'idées aux viticulteurs de la montagne, là où les conditions sont un peu plus difficiles (topographie accidentée...).

« Café du Commerce », ou Tintin chez les Occitans

1976 est une année chaude... Sortir un film qui ne cache pas l'archaïsme de la production viticole dans le Midi et qui ne voile pas non plus la seule solution pour en sortir : l'arrachage et la restructuration, est une opération qui peut comporter des risques. Il s'est trouvé des gens au Ministère pour parler de la sorte et conclure que la sortie pouvait bien attendre un peu.

En fait, le film restera huit mois dans ses boîtes avant d'obtenir la permission d'être projeté... Pourquoi une telle prudence ? Quelle histoire diabolique peut donc s'être glissée sur cette pellicule ?

Le film relate seulement l'histoire d'une aventure qui tourne mal. L'aventurier nous vient du Nord de l'Europe (disons, d'un pays au Nord de la France) et entreprend la conquête, armé d'idées belles et généreuses, du Sud de la France, plus exactement du Midi viticole... Mais, patatras, tout ne tourne pas aussi rond qu'il avait prévu, et c'est « l'échec ».

L'environnement audiovisuel du citoyen a vite évolué ces dernières années. La télévision en a pratiquement toute la responsabilité. Elle a imposé au téléspectateur, et donc au viticulteur en particulier, une série de codes qui lui permettent de reconnaître le suspense, la joie, la misère... Le cinéma direct sur lequel bien des gens se sont penché n'a dû son essor qu'à l'existence de la télévision. C'est elle, par nécessité, en voulant recréer l'impression de vrai, et en cherchant le meilleur moyen d'authentifier l'événement ou la source de l'information, qui a systématisé l'usage de l'interview. Le principe question/réponse, le micro pointé sous le nez, sont entre autres les manifestations d'un mode d'intervention imposé par la télévision. A cela est venu s'ajouter le flot de fictions, feuilletons, séries américaines...

Le Café du commerce utilise au maximum les recettes de la télévision... C'est-à-dire qu'il recrée d'une part l'impression de réalité en ne s'appuyant pas sur un quelconque « viticol-land » mais en donnant l'impression que les viticulteurs du Midi ainsi que les autres personnes du pays jouent leur propre rôle. Le rôle social quotidien qu'ils ont au cœur de ce Midi viticole. On leur demande de jouer devant la caméra comme ils sont dans la vie... Oui, mais. Les conditions de leur existence sont telles qu'au moment de la fabrication du film, les viticulteurs se révoltent dans tout le Midi... La lutte est un des aspects de leur vie... Elle disparaît du film, on la retire de leur pratique quotidienne, on l'efface de leur bouche... Les maîtres de l'œuvre leur disent bien d'être comme ils sont dans la vie, à la condition de n'utiliser comme dialogue ou monologue, que le texte qu'ils ont eux-mêmes écrit... Nous verrons de quelle manière ils ont su faire apparaître la résistance et la combativité de ces viticulteurs, et à quelle fin...

C'est donc auprès de ces soi-disant représentants de la vie réelle qu'un personnage étrange et étranger va enquêter et proposer sa conception de monde comme un remède contre les malheurs qui couvent et courent dans le pays.

L'AVENTURIER

Il s'appelle Brochier. Il est négociant en vins en Belgique. Il aurait pu s'appeler Tintin. Son trajet dans le Midi viticole ressemble à s'y tromper aux visites que le héros de Hergé fait aux « nègres » d'Afrique, aux Arabes, aux Américains du Sud... Mais sa typologie répond à d'autres soucis. Il est belge, il roule dans une Mercedes comme il roule sur l'or, semble-t-il. Il représente ainsi les intérêts des capitalistes Nord-Européens, ceux qui, d'après les hommes politiques français, s'opposeraient à une aide sérieuse aux viticulteurs du Midi de la France. Ce trait de caractère de notre nouveau Tintin n'a rien de séduisant pour la conquête d'une population qui scande : « Non au marché commun ». Mais il est complexe, ce personnage. Belge et négociant, deux paramètres qui définissent le marché à gagner pour le vin français. L'aventurier porte l'espoir de débouchés réels, puisque la place du vin chez lui est très éloignée de celle de la bière... Mais pour faire le trajet contraire et vendre le vin du Midi aux Belges, les viticulteurs doivent saisir les efforts à faire pour produire la marchandise acceptable par un tel marché. Les caractéristiques du vin que le Midi doit désormais produire pour s'en sortir nous sont confiées par Brochier dès les premières images du film... Très rapidement, Brochier apparaît donc comme un partenaire dur du Marché Commun, mais aussi comme le marché à conquérir. Il est sérieux et surtout, il est connaisseur. Il ne part pas à l'aventure comme un amateur.

Son premier long monologue sert à tracer le portrait du vin idéal qui, malheureusement, n'est pas encore produit dans le Midi : « ... de toute façon, il faudra que ce soit au minimum un vin de pays, que ce ne soit pas un vin courant, qu'il ait une personnalité, il faudra faire

une étiquette attrayante... Il faut qu'il y ait un équilibre dans le degré : entre 11,5° et 12°. Il faut que le vin ait une certaine couleur, il faut qu'il soit agréable à regarder. Ensuite, il faut qu'il n'ait pas de dépôt, d'excès de tanin, qui font des vins rudes, rêches. Il faut des vins relativement souples. Il faut qu'il ait du grain, qu'il ait du corps. Il faut qu'il soit gouleillant, qu'il soit agréable à boire. Il faut qu'on en redemande... »

Cet inventaire qui passe en revue les améliorations organoleptiques à apporter au vin pour effacer la crise appartient au Ministère de l'agriculture française... Or, jamais le personnage ne transpire une goutte qui puisse le ranger dans le camp des technocrates du Ministère. Il est écrasé par les 2 traits principaux : Belge et négociant... En fait, l'apparence triomphe, et c'est contre elle que les viticulteurs vont, dans le film, mener la lutte. Ils vont au nom de la solidarité occitane, chasser ce Belge, ce négociant... La réalité est plus profonde. Tintin-Bis est investi d'une mission par le Ministère de l'agriculture française : il doit inoculer en douceur le virus de la restructuration aux viticulteurs sans qu'ils puissent s'en rendre compte. Là réside le rôle de Brochier. Mais, chasser Brochier parce qu'il est Belge seulement tient d'un bas esprit de clocher, pour ne pas dire raciste tout court... parce qu'il est négociant, passe encore... Mais ce n'est pas suffisant... En plus, le négociant Belge peut ouvrir de nouvelles perspectives de vente... Non, il doit être autre chose... Il aura de l'argent... puisque les viticulteurs du Midi de la France ne veulent pas fabriquer le vin dont il a besoin pour son marché, eh bien, il va le faire lui-même et, pour cela, acheter des terres, « avec l'argent, on peut tout », et opérer suivant le plan qu'il expose à travers ses monologues, le plan de restructuration : arrachage, réencépagement, grandes parcelles...

Alors ça, non ! Qu'un non-paysan vienne prendre l'outil de travail des paysans en place depuis plusieurs générations, cela va trop loin. Les jeunes du pays ont droit au travail. Des gens comme Brochier « qui ont hérité de Papa et ont les poches pleines de sous » ne peuvent pas retirer le pain de la bouche aux jeunes agriculteurs occitans qui cherchent à démarrer... Brochier-tête-de-turc ne peut pas résister à la somme d'arguments qui répondent aux aspirations justes proclamées par tout un peuple lors des manifestations qui ont secoué durant deux ans le Midi viticole, et dont le Ministère sait habilement tirer la leçon.

Le film exposera donc la lente séparation qui s'opère entre Brochier acheteur de terres, étranger à la région, et Brochier qui propose un marché pour lequel le produit recherché ne peut venir que d'une sérieuse restructuration. La résistance de viticulteurs contiendra la volonté de faire eux-mêmes ce que Brochier a derrière la tête : le message du Ministère. L'inoculation a lieu dans le film. Que se passera-t-il du reflet de la réalité à la réalité elle-même ?

L'ORGANISATION DU FILM

Brochier arrive dans un petit village de l'Aude. Il descend à l'hôtel du Commerce où il logera le temps de son aventure. Les premières images désignent le café qui fait hôtel. Le texte avertit de la vétusté des installations.

BROCHIER : *Chambre avec salle de bain.*

HÔTELIER : *Nous avons la douche, pas de salle de bain.*

Brochier s'installe et monologue. Le texte rend compte des positions qui dirigent sa pensée. C'est la première partie du film qui débute vraiment.

APPROCHE-INTÉGRATION

J'ai déjà cité ce premier monologue où il précise pour quelles raisons il est aujourd'hui dans cette chambre. Entre temps, il s'est fait monter un demi de bière. Cet artifice appartient au réalisateur pour trancher avec les habitudes de la région et insister sur son appartenance au monde du Nord. Durant toute la scène où, assis dans son lit, il feuillette un journal et boit de la bière, tout se passe bien, aucun élément hostile ne vient perturber la révision de son plan qui commence et se termine par les phrases suivantes : « *J'ai envie d'avoir une vingtaine d'hectares. Je suis venu dans cette région parce que la terre est moins chère que dans les vignobles d'appellation contrôlée...* » « *... Il y a longtemps que j'ai eu cette idée. Je connais bien les gens d'ici. J'ai des capitaux. Ma stratégie est au point, et mes pions sont en place...* »

Ce programme est une ouverture en fanfare. Les images qui suivent vont illustrer le déplacement de Brochier dans la région, ou plutôt le déplacement des pions de Brochier.

Toute la première partie du film est une approche-intégration. Brochier expose son plan aux autorités municipales ; il va consulter le cadastre. Un plan très court, souligné, a son importance. On le voit arriver devant la mairie et garer sa voiture au pied d'un monument aux morts. L'angle de prise de vue centre une des inscriptions qui glorifie le sacrifice des soldats belges tombés aux côtés des Français. En un mot, l'Occitanie n'appartient pas qu'aux Occitans... Puis, c'est la visite aux responsables de la coopérative dont, tactiquement, il décide de critiquer le vin pour avoir l'initiative et justifier son projet.

Dans l'ensemble, les personnages rencontrés sont un peu sceptiques mais n'avouent pas avoir de franche opposition. Les pions de notre aventurier paraissent occuper une place de choix. Il s'enhardit même et lance quelques attaques. Contre la S.A.F.E.R. dont l'existence n'est bonne qu'à faire grimper le prix de la terre pour les non-agriculteurs, contre la tradition... Un des viticulteurs qu'il rencontre pour lui acheter ses vignes l'informe des raisons POUR lesquelles rien ne change et lui dit notamment : « *Vous savez, en principe, personne ne veut commencer le premier.* » Brochier répond alors : « *Eh bien,*

justement, moi, je n'ai pas d'histoires de tradition... Je suis ici pour remuer les foules... » Les attaques vont tous azimuths. Contre l'incroyable éparpillement des parcelles qu'il se fait fort, lui, à travers ses démarches, de rassembler, en partie bien sûr... Contre la nature des cépages :

BROCHIER : *Qu'est-ce que vous avez comme cépage ?*

RÉPONSE : *Du Carrigan.*

BROCHIER : *Du Carrigan ? C'est pas un cépage très noble ça, non ?*

La visite ressemble à celle de ruines. Le Ministère désigne du doigt les causes de la crise. C'est bien la faute à ces gens-là !...

Là où Tintin apparaît sans son masque, c'est lors d'une peinture sociologique des pratiques quotidiennes de ces gens. Comme en Amérique Latine où on ne peut pas dormir la nuit puisqu'on y est réveillé toutes les heures au moment de chaque révolution, en Occitanie, ce qui attire la sympathie de Brochier, c'est la quantité de loisirs où s'ennivre la population. A l'image, c'est le moment d'une partie de boules à laquelle participe Brochier, et que plusieurs voix conseillent. Le texte rend compte du point de vue de Brochier : *« Comme je viens du Nord, il est certain que dans l'ambiance du Midi, je suis gagné rapidement par cette joie de vivre. »* Une caresse dans le dos des Occitans qui ont la joie de vivre (la crise n'est qu'un petit aspect de leur vie, elle sera vite oubliée...). Il continue : *« Beaucoup de loisirs, je ne me reconnais plus finalement, parce que je me laisse gagner par cette espèce de climat extraordinaire qui règne dans ce pays ; je me mets à regarder un match de rugby ; je me mets à jouer à la pétanque ; je joue au loto ; je joue aux cartes... Malgré moi, je m'intègre dans ce pays, dans ces activités. »*

Ces activités qui sont beaucoup de loisirs ! Le tour est joué, ces gens sont trop absorbés par les loisirs, ce sont des fainéants. Ça, ils savent rire, mais pour ce qui est du travail fait sérieusement, il vaut mieux que je compte sur moi seul !

Cette partie d'approche — intégration se termine d'ailleurs par un petit refrain venimeux qui liquide les derniers doutes que nous pourrions avoir : *« Oui. Il y a moyen de faire mieux qu'eux, parce que les conditions dans lesquelles ils travaillent sont absolument épouvantables le vignoble est tout à fait dispersé, ils ont de mauvais cépages, ils ne parviennent pas à mécaniser... Il y a des tas de viticulteurs qui se contentent d'une certaine médiocrité, qui ne veulent absolument pas évoluer... »*

Auparavant, le réalisateur a joué avec de pâles reflets de cette fameuse joie de vivre, en nous invitant à un loto (un petit flash), puis à une partie de belote endiablée où les protagonistes, des vieux, brassent des arguments qui se veulent ironiques sur tous les lieux communs qui s'abattent sur le vin. Le résultat est bien celui que recherche le Ministère : *« Oui, on connaît ces radotages qui prennent leur envol dans les bistrots et gonflent les têtes. »*

UNE RÉSISTANCE

La seconde partie désorganise la disposition des pions de Tintin-Brochier. Le grain de sable qui bloque la machine intervient. Il prend le visage d'un viticulteur : M. Bessières, qui lui aussi, envisage d'acheter les parcelles que vise Brochier. Leur rencontre s'est imposée à la suite d'un entretien que Brochier a eu avec le président de la coopérative et un coopérateur. A eux trois, ils ont dressé l'état des difficultés qui se présentent sur le chemin de notre aventurier. Ils ont aussi accepté l'idée que Brochier pouvait être le moteur d'un mouvement où les jeunes prendraient vite la tête pour accélérer la restructuration.

Tour à tour, Brochier apparaît donc comme « voulant mettre à feu et à sang le village » puis « moteur » et enfin « ayant du pain sur la planche ». Mais il faut aller convaincre Bessières qu'une entente est possible. Or ce viticulteur veut acheter les mêmes vignes que Brochier. Le problème est insoluble. Bessières présente les arguments du paysan qui a les pires difficultés à exercer son travail et dénonce les arrivistes qui, comme Brochier, « sont nés après Papa... » Son projet à lui aussi est de faire un pas en avant pour tenir. Il fera appel à la S.A.F.E.R. Les esprits s'échauffent. Les petites phrases de Brochier visent le public des petits et moyens viticulteurs : « On est condamné à s'entendre... Qu'est-ce que vous voulez, c'est l'argent qui va payer... »

Autrement dit, le Crédit va encore devoir prêter pour faire avancer la restructuration.

BESSIÈRES : *La terre, pour nous, est un outil de travail.*

BROCHIER : *Oui, mais l'outil est fatigué en ce moment.*

La rencontre laissera les hommes sur leurs positions. Un ami de Bessières, présent à la discussion, voit là l'amorce d'un phénomène qui, l'an prochain, nous amènera quatre ou cinq Brochier.

« Il faut se serrer les coudes », disent-ils... Oui, mais encore... se serrer les coudes pour restructurer soi-même ? Le réalisateur laisse régner l'ambiguïté.

Bien sûr, la suite va nous apprendre le départ de l'aventurier. Mais le constat d'échec de Brochier n'est en réalité, tout au long du film, que le constat du niveau catastrophique de délabrement atteint par l'outil de production des viticulteurs du Midi. Ajoutez à cela la charge raciste qui impose l'idée d'une population empêtrée dans ses loisirs, et vous avez déjà quelques éléments de la nature explosive du film.

LE REJET

La troisième partie est courte. Après en avoir fini avec Bessières, Brochier revient chez un viticulteur dont il avait reçu des garanties sur la vente de ses vignes. Le viticulteur est épicier, ce qui n'avait pas manqué de faire apparaître dans la bouche de Brochier quelques cuisantes remarques du type : « De l'épicerie et de la vigne, laquelle empêche l'autre de boîter ? » La réponse est simple pour tous, puisque

Soriano l'épicier cherche à se séparer de la vigne. Mais à ce moment de l'histoire, l'étoile de Brochier ne brille plus. Soriano ne veut plus vendre la vigne qu'aux gens du pays :

— « ... ça les arrange. » « ... Oui, à des gens de la région parce que ça fait des parcelles plus grandes. »

Ce à quoi répond Brochier : — « ... Oui, enfin ! C'était mon but aussi ! »

Les gens du pays se serrent les coudes, et il semble que ce soit dans le film pour permettre à quelques-uns de réussir là où Brochier donne l'apparence d'avoir échoué. Sa conclusion est un vœu du Ministère :

« Ce qui doit les gêner, c'est que ce soit un étranger qui commence, parce que toutes les difficultés que j'ai eues avec eux, pour les échanges, les achats, et même les idées nouvelles que je leur apportais, et bien, ils les auront certainement un jour ou l'autre entre eux. »

Toutefois, avant de nous quitter, Brochier agite un peu l'épouvantail du prix de la terre qui va baisser : « Si les vigneron du coin ne font pas eux-mêmes le remembrement, et bien, les vignes vont baisser de prix... »

Il en tire quelque habile conséquence comme celle d'attendre l'année prochaine pour acheter à un prix inférieur. Son dernier salut est une petite insulte qui vise l'irritation des viticulteurs : « Je crois qu'ils ne sont pas encore mûrs pour ce genre de choses. »

A l'époque, le ministre de l'Agriculture, M. Bonnet, n'a, dans ses discours, jamais menacé d'arracher pour implanter d'autres cultures, il a toujours parlé d'améliorer la production et de changer la qualité. Le film ne dit pas autre chose (1). Par contre, ce que Bonnet ne disait pas et que le film cache aussi, c'est la disparition des nombreux viticulteurs que la restructuration suppose. Cet oubli caractérise le projet du pouvoir politique : mécaniser, augmenter la productivité, élever la qualité. Autant d'efforts qui ne convergent pas pour le bien-être croissant des hommes (certains sont précipités dans le désespoir de l'exode), mais qui servent les fins hégémoniques poursuivies par la bourgeoisie française dans des secteurs particuliers de certains marchés, seraient-ils communs.

« Fernande »

Le Café du Commerce pose l'ensemble du problème viticole avec, comme axe principal, la restructuration suivant un seul modèle.

Or, il faut savoir que, pour certaines régions, cette restructuration n'est pas possible. La topographie constitue un obstacle de taille à la mécanisation. Et puis, l'augmentation de production dans la plaine

(1) Ce film a été projeté devant quelques producteurs de vin du mouvement Paysans-Travailleurs. On pourra lire le compte rendu de la projection dans le n° 90 de leur journal « VENT D'OUEST » paru en décembre 1977.

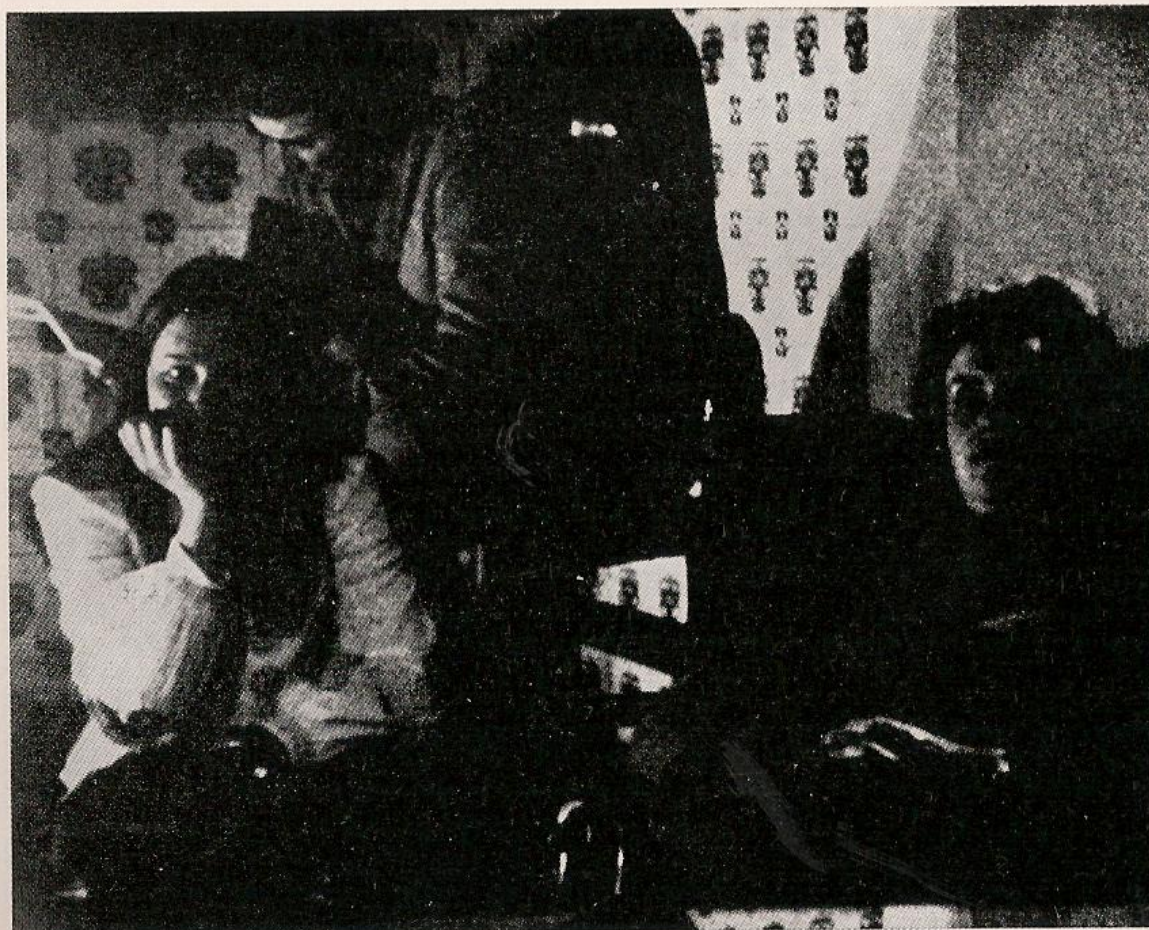
restructurée, peut entraîner un abandon progressif de certains vignobles difficiles à travailler. *Fernande* a la fonction de s'entretenir avec les viticulteurs des zones montagneuses ou d'autres zones difficiles.

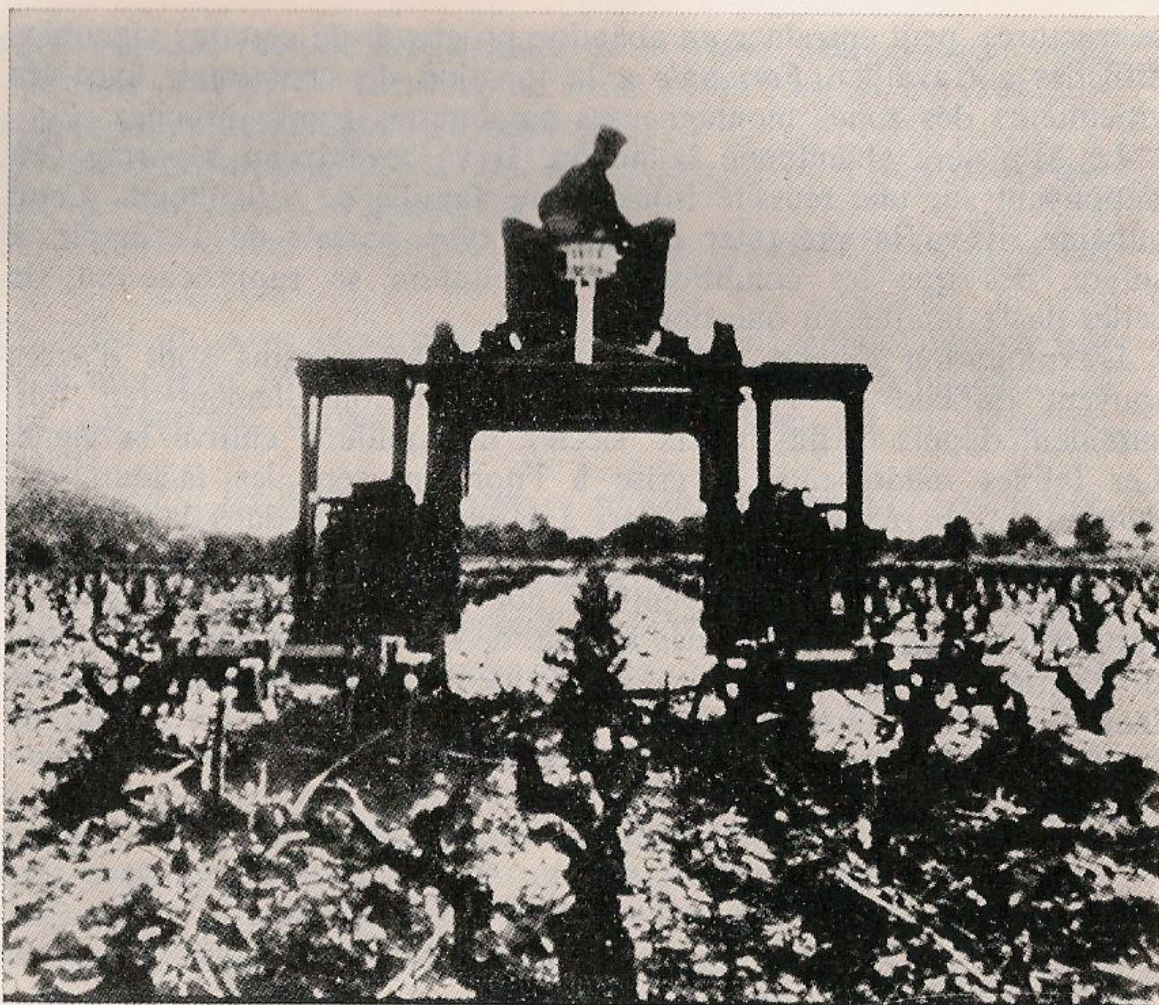
Le Ministère abandonne la fiction. Il va revenir au reportage en s'appuyant sur une réussite isolée d'une famille de viticulteurs. Cette aubaine, il va la présenter comme le type parfait de l'exemple à suivre, dès que les conditions d'exploitation se rapprocheront de celles de la famille en question.

L'exploitation s'étend sur une zone où les terrains sont d'accès souvent difficile et même dangereux. Traditionnellement (en fait, sûrement depuis la fin du XIX^e siècle), la famille y cultive la vigne. Les faibles rendements, la crise à l'horizon, sont les facteurs qui déterminent *Fernande* et son mari à faire un choix dans la conduite de l'exploitation.

Profitant de certaines subventions pour l'arrachage de la vigne (et certainement, ce que ne dit pas le film, de subventions pour la défense de l'agriculture de montagne), ils décident d'arracher une partie de leur plantation pour libérer une surface suffisante à la conduite de la nouvelle production qu'ils veulent ajouter au reste de la vigne : l'élevage des chèvres.

La famille de *Fernande*.





L'exploitation familiale. La machine...

Le film a pour titre *Fernande*. L'éclairage est en effet porté essentiellement sur elle et la production de lait de chèvre et de fromages dont elle s'occupe. Son mari la seconde lorsque la vigne, la partie non arrachée qu'il travaille, le libère.

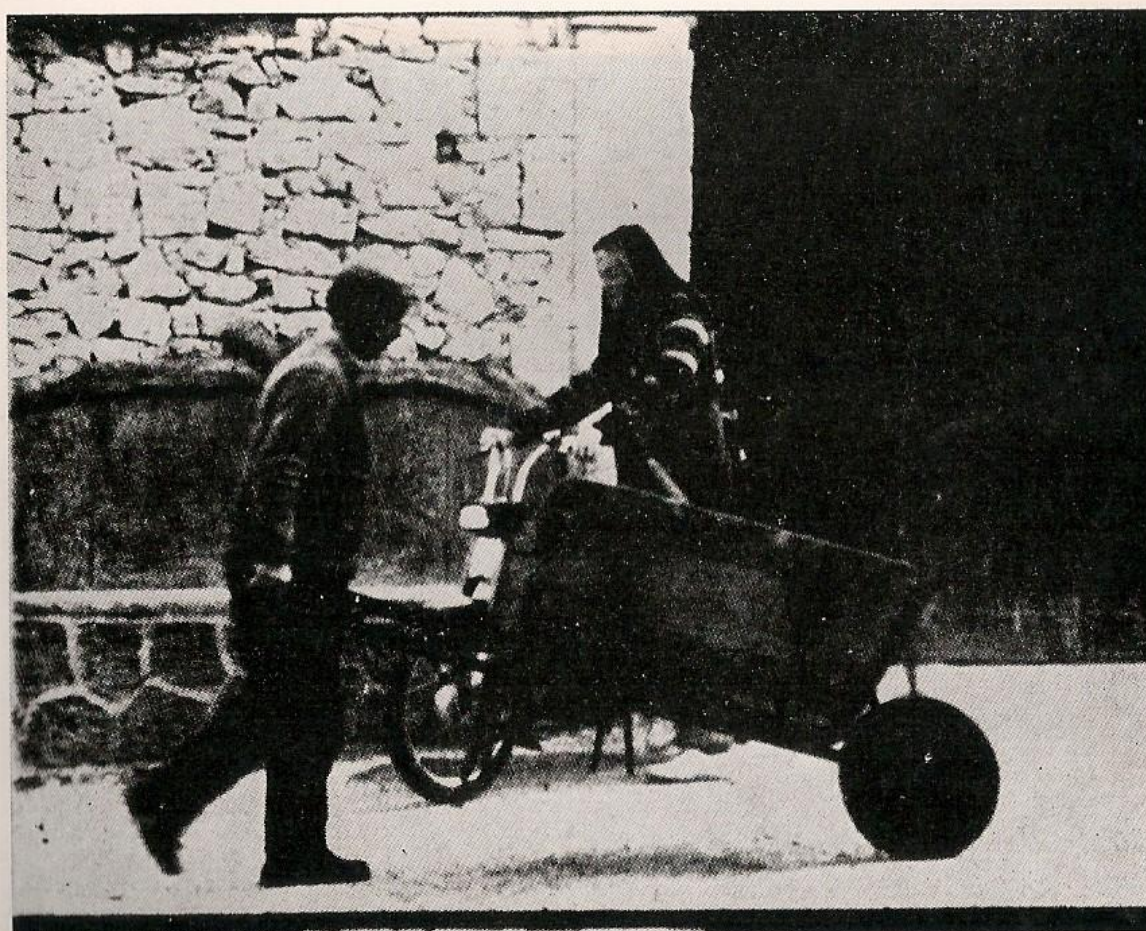
Mais vouloir systématiser l'expérience relève de la malhonnêteté.

1°) Voyons en premier lieu les impasses énormes qui sont faites à propos de la vigne qui reste.

En prenant l'hypothèse que le fromage de chèvre se vend bien et que l'apport d'argent dépasse de très loin celui de l'ancienne vigne arrachée, il reste une partie du vignoble en production. Or, si la famille s'est orientée vers les chèvres et le fromage fait à partir de leur lait, en constatant les difficultés croissantes rencontrées par le vignoble, comment la partie qui reste en production aujourd'hui, échappe-t-elle à ces difficultés ? Dans l'exemple de *Fernande*, le Ministère a cherché la parade à cette objection. Le vin produit par la coopérative est classé V.D.Q.S. Le texte du film insiste sur cet aspect. Il est ainsi mieux payé et mieux commercialisé ; oui, mais en principe, la quantité y est moindre. Mais alors, deux questions nouvelles surgissent :



... et les ouvriers agricoles.



Du Cinéma selon Vincennes

Avant d'arracher, la coopérative avait-elle ou non l'appellation V.D.Q.S. ? Si oui, c'est de moins en moins clair. Si non, il est douteux que, seule la condition d'arracher une vigne soit suffisante pour que la partie non-arrachée produise un meilleur vin.

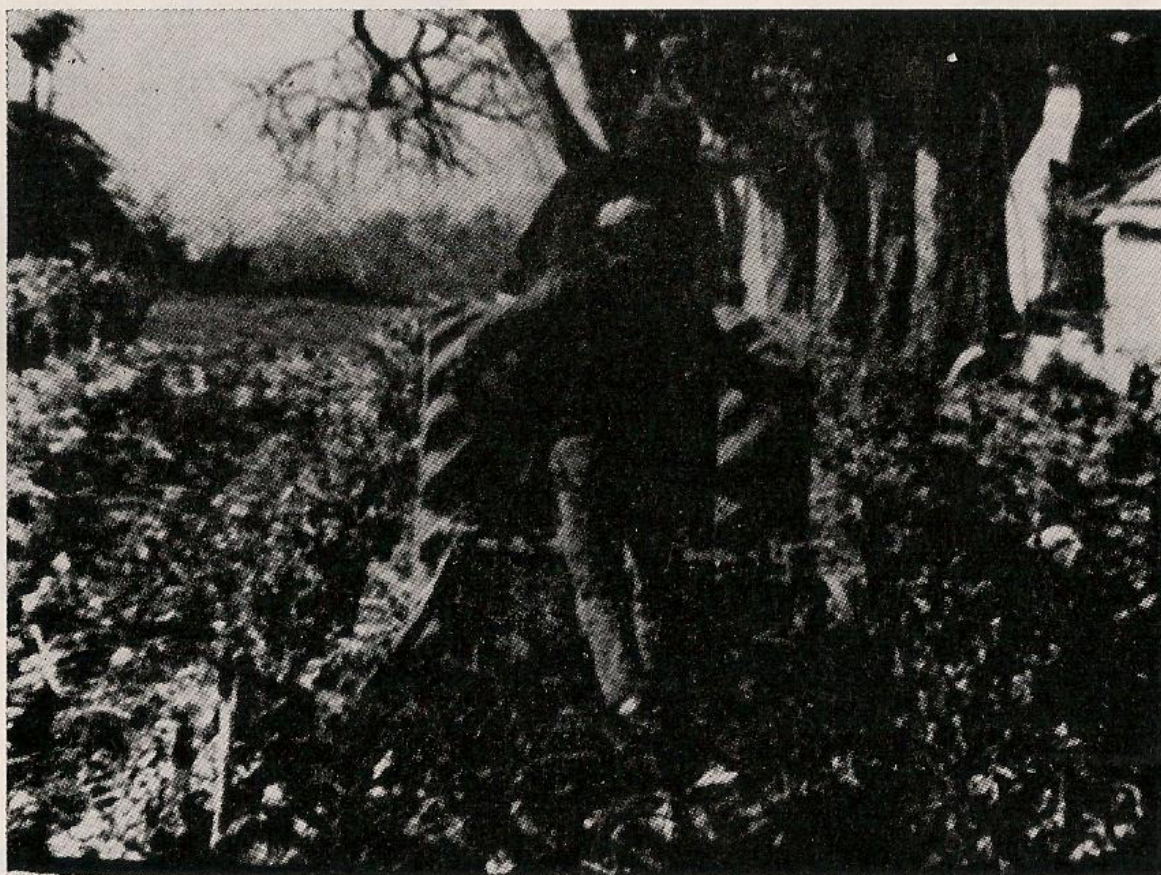
Or, le film reste muet sur l'appellation V.D.Q.S. et le processus de son obtention.

2°) Du côté du fromage de chèvre, le Ministère ne cache rien. Tout y est, jusqu'aux différents lieux où il est commercialisé.

La femme travaille, le film la présente comme tirant un profit certain de cet état nouveau. Disons qu'elle s'émancipe...

... Cette exploitation n'arrivait pas à élever sa productivité, la vigne avait, semble-t-il, atteint le plafond. Pour ne pas que l'affaire disparaisse, la femme a dû s'intégrer dans le processus de production qui allait compter une activité nouvelle, pour laquelle le mari ne pouvait pas dégager suffisamment de temps afin de bien s'en occuper. Chez d'autres viticulteurs, le phénomène est connu, mais il apparaît sous des formes différentes : la femme va travailler à l'extérieur et ramène un salaire pour équilibrer le budget et sauver momentanément la « propriété ».

Un mot encore. Un embryonnaire élevage de chevaux indique une autre tendance à encourager : celle de fabriquer, en plus du vin et



du fromage, des « moyens-de-se-frayer-un-passage-dans-l'arrière-pays ». La porte est ouverte aux activités d'aménagement du temps des loisirs des autres.

Il ne s'agit pas de nier la « réussite » de Fernande et de sa famille. C'est vrai pour le moment, ils apparaissent sur l'écran comme sortis d'affaire. Mais, soyons sérieux, comment réclamer à tous les viticulteurs de montagne de faire des chèvres et du fromage. La crise aurait vite faite de passer du « vin » au « lait de chèvre ».

Les marchés où s'écoulent les produits de Fernande sont locaux. La clientèle est limitée. Sur le plan national, la saturation est connue.

Bien sûr, on peut dire que ce film n'est un exemple que dans le sens de l'initiative prise par Fernande. Que les autres trouvent aussi des solutions originales ! Que les autres prennent des risques, pourvu qu'ils arrachent des ceps de la vigne. Eh oui. Là réside le seul but du film : faire percer l'idée, dans certaines zones défavorisées, qu'un arrachage, même partiel, de la vigne n'est pas un suicide, mais au contraire, peut être facteur de réussite. Cela pourrait nous conduire vers une autre réflexion : celle du patrimoine national. A force de délaisser des zones moins productives que d'autres, on participe au développement du phénomène de désertification qui appauvrit le potentiel agricole d'un pays.

PHOTOGRAMMES



Du Cinéma selon Vincennes

Le sourire de Fernande est manipulé, de manière à obtenir une certaine quantité de ceps arrachés. Or, dans ces zones, pas de prime pour restructurer, car l'idée des grandes parcelles ferait rire. Le tour est joué. Si ça marche, il n'y aura pas de vin de sitôt dans le coin.

Au Ministère, pas question de momifier...

La fiction prospective est à l'ordre du jour. Les paysans à montrer sont toujours les paysans de demain : ceux qui auront survécu aux règles de la compétition que proposent ces films.

GUY CHAPOUILLIE.

